



Caroline Hinault

in carna

fragments de grossesse

récit **br**

la brune

## Présentation

Être enceinte. Raconter l'expérience particulière d'une incarnation aux sens multiples, mais aussi restituer les ambivalences et les différentes périodes de cette transformation, des premiers jours silencieux et secrets au climax de l'accouchement. Inventer un langage pour dire ce temps où le corps est singulier autant que pluriel. Où il est également l'enjeu d'innombrables tentatives d'appropriations – culturelles, sociales, religieuses, politiques. Dans une approche résolument féministe, Caroline Hinault témoigne de l'une des expériences les plus universellement partagées et paradoxalement demeurée un point aveugle de la littérature. Elle dit aussi les luttes à l'œuvre pour accéder à un parentage égalitaire, et interroge la façon dont les femmes peuvent penser et se réapproprier leur singularité biologique pour mieux combattre l'instrumentalisation et l'essentialisation dont elles sont encore très souvent l'objet.

Ces récits de grossesse, émus, sensibles et bouleversants, nous rappellent que le corps dans lequel nous habitons et vivons le monde est un lieu aussi politique que poétique, et que les mutations qu'il vit, dont la grossesse n'est pas des moindres, méritent d'être saisies en tant que fait culturel au carrefour de nombreux rapports de pouvoir.

*Née en 1981 à Saint-Brieuc, Caroline Hinault est agrégée de Lettres modernes. Elle enseigne la littérature à Rennes où elle vit aujourd'hui. Un premier roman, Solak, a paru en 2021 dans la collection Rouergue noir, récompensé du Prix découverte Claude Mesplède 2021 et du Prix Polar Michel Lebrun 2021.*

**De la même autrice, chez le même éditeur**

*Solak*, 2021, collection Rouergue noir

Illustration de couverture : © Christelle Enault  
© Éditions du Rouergue, 2022  
[www.lerouergue.com](http://www.lerouergue.com)

Caroline Hinault



in carna

fragments de grossesse

la brune au rouergue

*Le mystère de l'incarnation se répète en chaque femme ; tout enfant qui naît est un Dieu qui se fait homme : il ne saurait se réaliser comme conscience et liberté s'il ne venait pas au monde ; la mère se prête à ce mystère mais elle ne le commande pas ; la suprême vérité de cet être qui se façonne dans son ventre lui échappe.*

Simone de Beauvoir

*En démocratie, toute femme devrait pouvoir devenir mère sans se perdre.*

Yvonne Knibiehler

*Mais il est quelque chose encore, la nuance, la nuance qui est pour moi le but de l'art.*

George Sand

*Aux maïeuticiens et maïeuticiennes du corps et de l'esprit,  
aux proches et lointain.e.s, parents ou libres d'enfant(s),  
aux « toi » plurielles, mes trois merveilles.*

## **Avant-propos : *Un ventre à soi.***

J'ai écrit des carnets au fil de mes différentes grossesses, entre 2011 et 2019. Il a fallu en laisser décanter le matériau, opérer une dessiccation affective et langagière, ne laisser affleurer que l'essentiel, la *substantifique moelle*.

En les retravaillant, j'ai oscillé entre différentes formes littéraires mais c'est toujours l'écriture fragmentaire qui est revenue. Ni tout à fait essai, ni complètement récit, peut-être un peu des deux, un mi-chemin de l'écriture, à l'image de l'expérience qu'elle relate.

Une forme hybride pour une identité passagère.

Sur un tel sujet, la prétention à la catégorisation générique et à l'exhaustivité est nulle, au moins autant que la nécessité de dire prégnante.

Je crois que le corps dans lequel nous habitons et vivons le monde est une énigme passionnante, un lieu aussi politique que poétique, et que les transformations et mutations qu'il vit, dont la grossesse n'est pas des moindres, méritent d'être

saisies autant dans leur singularité – pour chaque sujet qui la vit – que collectivement, en tant que fait culturel au carrefour de nombreux rapports de pouvoir.

J’ai écrit ce livre parce que la grossesse est une expérience partagée par des millions de femmes dans le monde, ce qui la rend à la fois banale et exceptionnelle, et parce que, refusant le mythe de la pensée *désincarnée* qui établit une hiérarchie dualiste entre corps et esprit, le plus souvent au détriment des femmes, je crois, pour reprendre le mot de Merleau-Ponty, que l’existence est une « incarnation perpétuelle<sup>1</sup> » et que notre corps est la structure primaire à partir de laquelle toute expérience et connaissance du monde nous sont possibles.

Faisant également mienne la pensée de Virginia Woolf<sup>2</sup>, je me méfie de la « grandeur » des sujets (et par généralisation abusive, des valeurs) supposément masculins, dont le corps, et qui plus est le corps *enceint*, serait exclu. Je pense au contraire qu’il faut s’en saisir, sans craindre d’être ramené.e.s à une soi-disant « nature » féminine qui serait plus organique ou corporelle. Je crois qu’il y a une véritable nécessité de *penser tous les corps humains*, d’en écrire et raconter la diversité, la complexité, les singularités, non pour les sacraliser ou les essentialiser mais pour réinvestir un territoire trop souvent dévalorisé, et ainsi oser se confronter à notre condition d’êtres

---

1 Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception* (1945), Gallimard, 2012, p. 188.

2 Virginia Woolf, *Un lieu à soi*, trad. Marie Darrieussecq, Denoël, 2016, p.117 : « Et puisqu’un roman a cette correspondance avec la vie réelle, ses valeurs sont, jusqu’à un certain point, celles de la vie réelle. [...] Et ces valeurs sont inévitablement transférées de la vie à la fiction. La critique part du principe que tel livre est important parce qu’il traite de la guerre. Tel autre livre est insignifiant car il traite des sentiments des femmes dans un salon. »

*incarnés*, d'humains englués dans la masse de *leur chair*, mais aussi riches d'elle, par l'accès au monde, à l'autre et à soi qu'elle permet.

Écrire mon corps enceint m'a ainsi semblé exercer une liberté relativement nouvelle. Si de nombreuses autrices, du moins jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle naissant, ne se sont pas littérairement emparées de la question procréative, c'était en effet en grande partie parce que, afin de pouvoir accéder à la vie publique et intellectuelle, il leur avait justement fallu, très difficilement, s'extraire du champ biologique et matriciel auquel la société les renvoyait sans cesse, et parce qu'elles ne voulaient surtout pas, ce qu'on ne peut que comprendre, y être une nouvelle fois renvoyées pour y être mieux enfermées, circonscrites.

Enceinte, j'ai pourtant ressenti que la vie et l'écriture se rejoignaient, qu'il y avait quelque chose à *dire* de ce corps occupé par un autre, et que la procréation ne s'opposait pas nécessairement à la création littéraire mais qu'au contraire, à la polarisation de ces deux concepts, je préférerais l'entremêlement et l'impureté.

Par ailleurs, au « privilège » supposé que serait la grossesse, je désirais opposer une approche nuancée, examiner la complexité et les ambivalences de cette expérience. S'il n'y avait pas la gestation dans le corps des femmes avec tout ce qu'elle implique – la fonction reproductive étant la matrice de nombreuses inégalités, l'épicentre autour duquel se sont cristallisées injustices domestiques, salariales, professionnelles et corporelles vécues par des millions de femmes dans le monde –, il n'y aurait pas eu les sociétés patriarcales telles qu'elles existent aujourd'hui encore et au sein desquelles l'obsession de mouvements ultra-conservateurs concernant la mainmise et le contrôle du corps des femmes, de leur désir,

de leur temps et de leur espace est encore une réalité. Il en va d'une lutte concrète pour la liberté, si bien que j'ai eu parfois le sentiment dérangent et paradoxal de trahir « la cause des femmes » en devenant mère, de m'auto-assujettir en m'aliénant à ce qui fonde en partie ces sociétés patriarcales, et que je me suis demandé pourquoi.

J'ai écrit ce livre, enfin, parce que faire un enfant, le porter en soi, peut être un bonheur immense, une joie incommensurable mais aussi une responsabilité écrasante, absolument oppressante, parce que cela consume tout, remet tout à plat, vous relègue au deuxième rang de votre propre existence face à quelque chose qui vous dépasse, vous exalte et vous submerge de joie et d'inquiétude. Parce qu'enceinte, j'ai été tour à tour intensément heureuse et perdue, à la fois puissante et vulnérable, et qu'à défaut de vérités inébranlables, il y a toujours des leçons de clair-obscur à débusquer dans les eaux troubles de l'expérience humaine.

\*

Lors de ces différentes grossesses, je me suis aperçue que j'étais irriguée d'un nombre incalculable de représentations – sociales, symboliques, artistiques – de la maternité, dont le terme lui-même désigne une réalité mouvante, complexe qui recouvrerait aussi bien la fonction reproductive d'un corps que le fait intime et social *d'être mère*. Comme pour toutes les représentations façonnées par des pratiques collectives et culturelles, je me suis aperçue qu'il m'était difficile, voire impossible, de m'en extraire, mais passionnant de les observer depuis mon corps habité par un autre corps et de chercher à *nommer* ce que, singulièrement, je ressentais et vivais.

J'ai parfois été découragée par la façon dont ce sujet se trouvait à la croisée de nombreux domaines de connaissance et de visions très diverses, parfois violemment opposées, du monde, de la société et des êtres humains. Il existe tant de *conceptions de la conception* – politiques, religieuses, philosophiques, anthropologiques, psychanalytiques, sociales, historiques, parfois antagonistes au sein du féminisme lui-même –, que j'ai essayé de rester au plus près de ce qui me guidait : le champ de l'expérience et le travail du langage.

J'ai parfois été découragée par le fait que chaque mot saisi, choisi, posé sur cette histoire de ventre, de sexe, de reproduction, provoque un séisme sémantique, ouvre des craquelures qui se déploient en ramifications théoriques et contextuelles qui mériteraient chacune qu'on s'y engouffre, pelle linguistique à la main, pour déblayer le terrain et en creuser la signification et les connotations elles aussi en perpétuelles transformations car se métamorphosant au fur et à mesure que l'on creuse – puisque creuser, c'est interférer, c'est déjà agir sur le sens après lequel on court en s'enfonçant dans cette veine souterraine – mais aussi parce qu'autour de soi et à la surface du monde, tout continue de changer, d'évoluer, et que la caducité des concepts que nous construisons pour tenter de saisir le monde nous rattrape et altère déjà nos certitudes d'hier.

À chaque mot ou presque donc, une mine lexicale, l'impression d'aborder une question qui pourrait et mériterait d'être déployée, qu'on en tire les fils dans moult directions. J'ai tenté, néanmoins, de nommer ce processus d'*incarnation* et ce qu'il peut provoquer charnellement et existentiellement, subjectivement et socialement. *Incarner* est un verbe au sens complexe : *s'incarner*, dans son sens pronominal réfléchi, c'est entrer dans la chair, prendre forme humaine, se revêtir d'un

corps, en somme, c'est ce à quoi travaille l'enfant à venir. *Incarner*, pour la femme enceinte, c'est porter l'autre dans sa chair mais c'est aussi représenter, symboliser autre chose que soi, interpréter petit à petit un rôle nouveau sur la scène de sa vie intérieure et celle de la vie sociale. Si une femme enceinte fabrique de la chair, du vivant, que représente, qu'incarne transitivement une femme enceinte à ses propres yeux et à ceux du monde ?

J'ai, enfin, parfois été impressionnée par l'ampleur du sujet, particulièrement à l'aune de ce que les progrès techniques et scientifiques permettent aujourd'hui et de la façon dont ils ont entièrement reconfiguré désir et modalités de la parentalité, à commencer par l'affranchissement des limites de la procréation « naturelle », ouvrant un champ des possibles inédit dans l'histoire de l'humanité, en même temps que les débats de société autour des questions de la PMA et de la GPA.

Je m'en suis tenue à mon expérience : c'était l'infime parcelle de réalité que je découvrais et qui me débordait qu'il me fallait écrire, parce que je la vivais et que je supposais que bon nombre de femmes s'en étaient approchées d'une façon plus ou moins similaire.

C'était aussi la façon dont le langage pouvait se saisir de l'expérience de la grossesse, d'une femme qui devient mère dans et par son corps, dans sa chair, *in carna*, et cela sans – je ne le comprenais pas nécessairement immédiatement – qu'il s'agît là d'un *troc* d'identités mais bien d'une expérience inédite d'*addition identitaire*, d'une femme ET d'une mère, comme si je m'étais vu pousser pendant ces mois et ces années une seconde épaisseur de peau et que je cherchais d'emblée à dire comment il serait possible de continuer de se mouvoir avec cette strate d'existence supplémentaire collée à l'épiderme

désormais. Car ce qui est certain, c'est qu'il n'y a pas de mue radicale, pas de transformation magique.

Il n'y a pas de réveil de Vénus botticellienne, un beau matin, l'ancien moi disparu comme si on avait été reprogrammée tel un vieux logiciel remis à neuf et qu'on naissait soudain neuve, *Mère*, d'un bain d'eau claire.

\*

J'ai vécu trois grossesses menées à terme et une fausse couche. À la relecture des carnets de chacune de ces grossesses, la répétition, la réitération de certaines sensations, pensées et préoccupations liées à cette occupation de soi par un autre être était inévitable.

Ce *ventre commun* de la gestation, je l'ai concentré dans le récit du « ventre rond », hybridation déjà, patchwork fictionnel créé à partir de trois grossesses vécues qui n'en forment plus qu'une, reliées par tout ce qu'elles avaient de convergent.

Mais chacune de ces grossesses laissait aussi émerger des questions et émotions spécifiques que j'ai tenté de saisir et de rendre ici.

Si la première grossesse, c'était l'éblouissement de la première fois et la mise au jour d'une puissance du corps jusque-là inconnue, c'était aussi *l'avant*. Vouloir tomber enceinte. Le ventre qui se creuse, au fil des tentatives infructueuses. Tout ce que l'essai procréatif draine silencieusement. Le désir. La peur. L'attente. La frustration.

La deuxième grossesse, c'était la confirmation, la transition définitive vers la grande communauté des parents en se demandant comment ne pas s'y perdre. C'était entrapercevoir de plus en plus les enjeux individuels et sociaux du fait d'être enceinte et mère, appréhender la banalité de l'extraordinaire.

Bref, ce n'était plus une nouveauté, mais une redécouverte.

La troisième grossesse, c'était celle de daronne confirmée. La question du sexe des mères. Le grand chambardement de la vie de femme à la croisée d'enjeux sociopolitiques et idéologiques. C'était, aussi, quitter l'âge de mère.

Mais ce que j'ai surtout découvert, enceinte, c'est que la grossesse (avec son amont et son proche aval, et tout ce que ces derniers impliquent) se situe sur une crête qui serpente entre joie et effarement, entre bonheur et détresse, entre idéalisation et réalité sociale et politique. Le grand dénominateur commun, finalement, c'était le constat que la grossesse – et dans un rapport d'enchâssement métonymique, la parentalité – était le lieu absolu de *l'ambivalence*.

\*

Les grossesses m'ont toujours semblé les premiers romans.

Un lieu de l'imaginaire qui attise la curiosité de tou.te.s car situé dans le mystère du corps de l'autre et nourri de temps forts, de péripéties inscrites dans une chronologie précise, un récit gorgé de suspense et de rebondissements, tendu vers un dénouement censé le refermer sur lui-même comme une totalité.

Des femmes racontent leurs grossesses. Souvent.

Des hommes se moquent de ça. Parfois.

Elles le font pourtant avec un grand souci de la narration, conscientes ou pas que se joue là une des dimensions dramaturgiques de la vie, l'occasion de mettre en récit un morceau de réel, d'en structurer le déroulé, un début, un milieu, une fin (même, ou peut-être surtout – car il existe aussi une sorte de jouissance morbide et/ou cathartique du récit – si cela a été une torture et qu'elles en portent encore certains

stigmates). Certaines femmes s'appliquent dès le prologue, à propos de la conception, plus ou moins longue, difficile ; à moins qu'elles ne mettent immédiatement l'accent sur la gestation elle-même, sur leur corps et les transformations qu'il subit, ou bien celui de l'enfant qui se forme à l'intérieur, fait sentir sa présence, de plus en plus grande, éblouissante, envahissante. Elles jouent des effets de style, des rythmes narratifs, des récits enchâssés – l'accouchement en guise d'acmé, apothéose de douleur et d'émotion, paroxysme physique et psychique –, elles usent de digressions, de descriptions, de paroles rapportées, font intervenir toutes sortes d'adjuvants ou d'opposants, vous tiennent en haleine jusqu'à l'épilogue et, en même temps que narratrices, se font les premières lectrices et relectrices de cet inconcevable qui a pourtant eu lieu.

La grossesse devient alors l'un des moyens de faire de la vie un récit.

D'orienter, par le simple agencement de mots, l'histoire d'un corps qui en fabrique un autre.

\*

Dès ma première grossesse<sup>3</sup>, cette question surgit : qu'en est-il de mon corps de femme enceinte dans la littérature – en tant qu'objet principal du récit et non comme détail d'arrière-plan ou anecdote romanesque ?

---

3 Qui a eu lieu en 2011. Depuis, plusieurs autrices se sont emparées de ce sujet jusque-là délaissé. Faut-il y voir une conséquence positive de ce qu'on appelle l'effet « post-metoo » et de la place enfin prise par la parole des femmes dans le monde ? Pour ne citer qu'elles, j'ai découvert *Les Argonautes* de Maggie Nelson (Graywolf Press, 2015 ; pour la traduction française, Tryptique Éditions, 2017), *La Femme brouillon* d'Amandine Dhée (Éditions La Contre-Allée, 2017) et *La Vie ordinaire* d'Adèle Van Reeth (Gallimard, 2020).

À de rares et précieuses exceptions<sup>4</sup> : pas grand-chose.

Pourquoi si peu d'intérêt de la littérature pour cette expérience pourtant universelle et intemporelle, au cœur de l'existence de millions d'êtres humains ? Est-ce à dire que le sujet est trop trivial, sanglant, indigne, pour inspirer un travail littéraire ? Et selon quelles valeurs, quels modèles, quels critères ? Trop peu nobles, philosophiques, poétiques les histoires de femmes enceintes ?

J'ai pourtant ressenti très intensément ce besoin d'exprimer la grossesse, de la nommer pour surmonter cette frustration de ne pouvoir mieux faire ressentir, vivre une telle réalité, aux autres et à celui avec qui je souhaitais la partager. Il me semblait qu'il fallait raconter aussi bien la grossesse aux femmes qu'aux hommes. Peut-être même *surtout* aux hommes qui se considèrent souvent étrangers à cette transformation alors qu'il est crucial qu'ils s'en approchent eux aussi au plus près, qu'ils se penchent au-dessus de la balustrade pour tenter de mieux en saisir la complexité et ce qu'elle implique.

Mais le fait que les femmes, historiquement brimées dans leur accès à l'écriture et au statut d'écrivaine (ou bien, lorsqu'elles y accédaient, cherchant d'abord à exister et être reconnues dans un système dominant de valeurs masculines dont la grossesse était exclue), n'aient pu, ou très peu, s'exprimer littérairement sur ce sujet pendant des siècles, n'est guère étonnant.

Que les aléas de la grossesse et de l'accouchement n'aient pas davantage inspiré les auteurs masculins au fil des siècles

---

4 Par exemple *Journal de la création* de Nancy Huston (Actes Sud, 1990), *Le Bébé* de Marie Darrieussecq (P.O.L., 2002) ou bien *Le Choc de la maternité* d'Anne Enright (éditeur original : Vintage, Londres, 2004 ; pour la traduction française, Actes Sud, 2008).

ne me surprend pas non plus, et que ce soit seulement chez certains auteurs réalistes ou naturalistes comme Zola et Maupassant que je trouve décrits, avec un souci du détail, une précision scientifique en adéquation avec la visée expérimentale de leurs œuvres, les aléas de la grossesse et les douleurs de l'accouchement<sup>5</sup>, ne me surprend guère non plus.

En 2011, au début de ma première grossesse, en cherchant des romans et /ou récits de grossesse, faute de découvrir rapidement une bibliographie vaste et conséquente sur le sujet comme je me l'étais naïvement imaginé, je constate que c'est un sujet peu pris en charge par la littérature alors que *la mère* comme personnage littéraire, la littérature en regorge. C'est même la curée psychanalytique dans les œuvres autobiographiques ou autofictionnelles. La mère coupable de tous les maux (de tous les mots ?), chacun.e l'a lue un jour ou l'autre. On en fait des numéros spéciaux de magazines littéraires et des sujets – passionnants – de recherche universitaire. Le personnage maternel (généralement polarisé entre les deux figures extrêmes que sont la *mère idéalisée* et la *mère monstrueuse* – rarement la mère « suffisamment bonne » pour reprendre l'expression de Winnicott<sup>6</sup>) est même une source semble-t-il inépuisable de création littéraire.

Écrire *sur* la mère, d'accord. Mais *depuis* Elle ?

---

5 Par exemple la scène de l'accouchement dans la nouvelle *Pot-Bouille* de Zola, saisissante de « réalisme ».

6 Donald Winnicott, psychanalyste britannique inspiré par les travaux de Melanie Klein, forge en effet le concept de *good-enough mother* : « mère suffisamment bonne » ou, selon les traductions, « mère ordinaire normalement dévouée », concept qui doit s'entendre en-dehors de tout jugement moralisateur comme désignant un « ni trop ni trop peu » des soins et amour portés par une mère à son enfant, une sorte d'entre-deux, de médiété des préoccupations maternelles. En revanche, point de concept de « père suffisamment bon »...

Je trouve des guides à visée médicale, des ouvrages à tendance humoristique, de la psychologie, du *coaching*, mais de tentative d'approche littéraire de cette métamorphose, très peu. Je découvre néanmoins sur internet un genre que j'ignorais jusque-là et qui fleurit dans les éditions dites « à l'eau de rose » et qui vise de toute évidence, d'un point de vue marketing, un public dit féminin : les *baby books*. Il s'agit de récits au romantisme caricatural où l'héroïne est, par principe, toujours une femme enceinte (du héros, de son ennemi, d'un donneur anonyme, bref d'une source qui permette *un ressort dramatique*), qui lutte et finit par (re)trouver l'amour et accoucher d'un beau bébé. Beaucoup de femmes enceintes lisent ces romans, avides d'identification – et cette soif d'identification, de compréhension de soi, je l'ai ô combien ressentie également. Moi-même j'ai souhaité que d'autres femmes *passées par là*, par ce lieu du ventre rond, me disent la grossesse, me rassurent, m'accompagnent par le langage, me racontent l'épopée charnelle et mentale et soulagent en partie la paradoxale solitude dans laquelle cette Odyssée de l'incarnation m'a parfois plongée.

Ramenée à l'échelle mondiale des livres écrits et publiés, il y avait donc autour de cette expérience de la grossesse une béance littéraire. Un ventre creux. Et pourtant.

Je portais en moi, comme nombre d'êtres humains, un amas de récits de l'Origine. Récits agglomérés, empilés, conglutinés depuis des années, depuis l'âge de petite fille, histoires de maternité brassées, mûries, ressassées, qui ont nourri mon imaginaire, influé sur ma représentation de l'expérience et mon désir de la vivre ou non. Un maillage oral d'histoires tragiques ou heureuses transmises par un chœur de femmes, de (grands-)mères en filles, d'amies en cousines, de sœurs en

voisines, de génération en génération, histoires monstrueuses ou merveilleuses de grossesses, d'accouchements, de fertilité, de stérilité, de jémellité, de suites de couches. Un genre littéraire en soi, séculaire, tissé dans la trame du quotidien, de *la vie matérielle*. Je m'interrogeai sur la manière dont le langage peut approcher le corps d'une femme enceinte, sur ce qu'il peut en dire, en saisir.

Consciente de la distance irréductible qui sépare les mots du réel, je sondai la façon dont les signes du langage pouvaient malgré tout s'approcher d'une enveloppe corporelle en voie de métamorphose, dire quelque chose de ce lieu inaccessible et des pensées qu'il provoque ou suscite, inscrire la singularité de cette expérience dans une dimension plus commune, générale et, finalement, élaborer une fiction à partir d'un réel intime et universel.

## LE CHŒUR

Trente-trois heures. Cinq. Douze. Un cauchemar. Un rêve éveillé. J'ai préféré oublier. Ils m'ont renvoyée à la maison. J'ai attendu trois jours. Il voulait pas sortir. Il descendait trop vite. Il a fallu le retenir. Ils sont allés le chercher. On me disait poussez poussez. J'avais envie de pousser pousser, mais fallait pas. C'était terrible. Superbe. Abominable. Prodigieux. Atroce. Unique. J'ai eu envie de recommencer. Aussitôt. Plus jamais. La sage-femme était parfaite. Pas vu l'ombre d'un obstétricien. Une lettre à la poste. Un marathon. Vive l'épisiotomie. Mieux vaut la déchirure. Ils ont fait ça à vif. Une heure de couture. J'ai rien senti. Pas même l'aiguille. Bénie soit la péridurale. À bas la péridurale. Ils ont sorti les forceps. J'ai dit je veux une césarienne. C'était trop tard pour la césarienne. Ils m'ont ouverte comme une oie. Les trois fois. Des jumeaux. Par voie basse. La sage-femme a dit on n'a jamais vu ça. La sage-femme a dit des milliers de femmes passent par là. La sage-femme était un homme. Ils m'ont emmenée à l'hôpital militaire. Il se

passait quelque chose d’anormal. On ne l’a su qu’à la naissance. C’était comme si le monde basculait. J’ai fait de la broderie. Et pourtant on nous disait que tout allait bien. C’était pleine lune. Il y avait foule. La pleine lune c’est des conneries. Moi je voulais accoucher dans l’eau. Y avait pas de baignoire. Pas de dauphins non plus. Tu verras le ballon c’est super. Ils m’ont mis les étriers. Un vrai stage d’équitation. Sur le côté. À l’anglaise. À quatre pattes. Accroupie. Debout. En l’air. Je ne sais plus. J’avais trop mal. *J’étais* le mal. J’ai rien senti. Je pleurais, je pleurais. Je riais comme une folle. Je disais je veux pas JE VEUX PAS. Ils ont dit allez, allez, vous êtes forte. Ah d’une femme à l’autre, c’est si différent. La nature est bien faite. La nature est une belle salope. C’est injuste. Cruel. Non vraiment, rien senti. C’est sûr, faut pas être douillette. C’était mon quatrième alors. Le passage était fait. Après ça, j’ai fermé boutique. Quand je pense que j’avais emporté un livre. Un DVD. La sage-femme m’encourageait. J’étais Wonderwoman, Shiva, le Christ ressuscité. Je suis tombée dans les pommes. La sage-femme m’a engueulée. L’interne s’est pas emmerdé, il a tout coupé. À côté, une femme accouchait d’un bébé mort. J’ai approché de près la Terreur. Je me suis demandé si *quelque chose* pourrait encore passer par-là un jour. J’ai hurlé comme une bête. J’ai vomi. J’étais heureuse. J’étais dans ma douche. Dans le taxi. Dans le couloir. Dans mon lit. J’ai fait une hémorragie. Ma femme me tenait la main. Mon homme jouait du violoncelle. Pas un son. Du sang partout. Personne dans le service. Tout le monde avait disparu. Il était bleu. Noir. Rose. Rouge. Violet. Dégueu. Sublime. C’était l’enfer. Le paradis. L’Envers et l’Endroit. Tu verras, on oublie tout. Du méconium partout. Il avait chié ce p’tit con. Elle était énorme. Minuscule. Une crevette. Un bouddha. Un crapaud. C’est lui qui a coupé.

Il voulait regarder mais j'ai dit non. Il a tout vu. Le pauvre, il était mal. J'ai cru qu'il allait tourner de l'œil. Il y avait au moins deux paires de mains dans ma, tu vois. Je me demande si j'ai pas pissé sur la table. J'osais pas pousser, j'avais peur de, tu vois. Oh là là quand ça sort. J'ai senti une forme glisser. Il a pleuré. Elle a pleuré. On a pleuré, il criait pas, elle a crié, il était né.

## LE VENTRE CREUX

Au commencement était le sexe.

Des corps se cherchent, se troublent, s'emmêlent, veulent se posséder et se déposséder, se dévorer et s'offrir, ils en redemandent, sexplorent, sextasent, s'essoufflent, se cabrent, s'affolent, exultent en syncopes de jouissance.

S'ajoute à ce plaisir de la chair désormais, l'ivresse de la folie avec laquelle Ils flirtent.

S'envoyer en l'air, encore et encore, mais aussi sauter dans le Vide et l'Inconnu.

Le Désirable et le Terrifiant.

Toute une vie sexuelle à faire en sorte de ne pas tomber enceinte et puis, tombée du ciel comme une comète procréative dans la plaine contraceptive, la possibilité inverse.

Détricoter tout ça.

Les réflexes, les peurs, les comptes et décomptes, les cycles capricieux.

L'intendance intime qu'on tient avec son corps, les pilules du lendemain, quand vraiment, au cas où.

Maintenant, chaque parcelle de leur peau, gonflée d'un désir neuf.

Entre les doigts qui cherchent le corps de l'autre, fluide et vibrant, gronde le fleuve des possibles.

\*

Mais voilà.

Le premier mois – le premier mois d'essai – rien n'advient.

Le rouge sang auréole le tissu et l'échec mate son désir.

Elle est honteuse du *résultat*, comme s'il s'était agi d'un diplôme.

En élève consciencieuse, Elle était sûre de leur réussite.

Elle y croyait, pieuse et sereine, au miracle païen.

Rien n'a « pris ».

Nulle mayonnaise, nulles semailles, nul béton.

Du vide, du néant, du rien.

Elle se sent, déjà, obscurément plus impliquée, peut-être même plus *responsable* que Lui parce que cela doit avoir lieu dans son corps à Elle.

Elle avait fantasmé la fécondation immédiate, celle-là même qui eût fait évidence et attesté, de manière totalement irrationnelle, la solidité de leur amour et peut-être même validé inconsciemment la décision de *se reproduire*.

Sans parler de la beauté du geste, pour ne pas dire l'élégance de ne pas s'installer dans la fange commune d'une attente fébrile.

Se croire au-dessus des lois du corps.

*Hybris*.

Elle ravale sa fierté.

On l'avait prévenue, l'attente peut être longue.  
Tant pis se dit-Elle, ce sera pour le deuxième mois.

\*

Ce léger trait rosé sur le papier toilette, Hermès trivial, messager des règles à venir et du sang menstruel véritable celui-là, lourd et gluant comme une débâcle ; cette rosée délicate pour l'instant, même si Elle s'obstine encore à la nier, c'est la preuve irréfutable que rien ne s'est produit ce mois-ci non plus.

Pas de rencontre au sommet entre leurs gamètes.

Pas le moindre rencard illégitime dans un recoin de son corps entre un minuscule spermatozoïde et un ovule gigantesque à l'échelle du précédent.

Niet.

Un lourd sentiment d'échec s'abat sur ses épaules.

Ah ! Être de ces femmes qui tombent enceintes comme ça, en claquant des doigts – ou presque. Comme Elle les jalouse, comme Elle les hait, comme Elle a envie de leur crever les yeux à ces femelles inconnues. Tant de matrices fertiles. Pourquoi pas Elle ?

Piétinée la sororité.

Déjà, dans le terreau de ce qui peut paraître l'une des plus belles aventures humaines, croissent d'obscurs sentiments.

Peur, jalousie, haine aveugle et douloureuse.

Autant de mauvaises herbes qui ne collent guère avec l'image pieuse de la Madone.

\*

Ils ne parlent pas de cette soudaine frénésie sexuelle.

Il est encore trop tôt pour oser s'avouer l'inquiétude mutuelle.

Mais chacun a en tête, dans un recoin de son esprit, l'Autre quête.

Car la recherche du plaisir, l'excitation, l'envie de l'autre ne se dissolvent pas.

Elles se partagent désormais avec cette nouvelle finalité des étreintes qui voudrait que, de la rencontre de banales sécrétions et cellules corporelles, un embryon, puis un fœtus, puis un être humain advienne.

\*

Elle est atrocement impatiente.

Le désir la mange, la consume, la brûle.

C'est un sacré obstacle, l'impatience, dans le cycle lent et indifférent du corps.

Le sien est un poème mallarméen qui ne se donne pas à lire, la dépasse et l'agace.

Dont il n'existe pas de clé herméneutique.

\*

Encore un mois.

Encore l'attente.

Encore le ventre creux.

Elle a cru qu'un enfant poussait.

Tout poussait.

Ses seins, sa confiance, ses rêves.

Et puis ses règles, cette drôle d'équerre lexicale, sont venues briser ses espoirs d'arrondi.

La loi du corps vous plante pointue la réalité dans le ventre, sa norme incorruptible bien à angle droit.

Est-ce que *menstrues* ou *menstruations* sont préférables ?

L'enrobage phonétique est plus moelleux, muqueux, mais on n'échappe pas – le *mois*, la lune – à la sujétion au cycle.

À la ronde régulière et silencieuse du corps inflexible qui bat le rappel.

\*

Elle fixe d'un regard mauvais le sang noirâtre et pleure sur son corps-traître.

Pourquoi n'abdique-t-il pas sous le joug du désir ou de la pensée ?

Elle connaît le discours sur la maîtrise, le lâcher-prise.

Mais Elle n'est que frustration et impuissance.

Elle veut

chaque bouleversement,

sa part de l'histoire,

sentir quelque chose qui s'agrippe dans ses entrailles, s'y accroche et veut vivre.

Elle veut

et n'obtient pas.

Son corps tyrannique balaie d'un revers indifférent son douloureux caprice.

\*

Faire un enfant est un acte éminemment social, Elle le soupçonnait, le constate désormais.

On en parle ou non autour de soi mais, selon l'âge (Elle a la trentaine), la situation amoureuse (Elle vit en couple), les regards s'aiguisent, s'arrêtent discrètement sur son ventre ou son verre d'alcool.

Elle mime l'indifférence et répond avec une insouciance feinte aux questions affûtées.

\*

Terrasse de café.

L'une des amies présente a *une annonce* à faire.

Un ange passe.

Gabriel.

À ce suspense socialement convenu, chacun comprend ce qui s'apprête à se dérouler et mime avec plus ou moins d'efficacité l'ébahissement attendri.

Son ventre à Elle se tord silencieusement tandis que sa bouche pousse comme les autres des hourras de joie quand l'amie dévoile être enceinte de trois mois.

On lève les verres.

*One shot*, précise la jeune femme.

Du premier coup quoi.

Et de filer la métaphore : un seul tir, en plein dans le mille.

On rit, de l'indécence du propos autant que du croustillant de l'information.

Quant à Elle, Elle tire sur sa paille à grands coups, aspirant d'un trait le désarroi qui macère au fond de son verre.

La métaphore guerrière lui saute aux yeux.

La procréation peut devenir un combat.

Une guerre utérine qui fait implorer toute empathie au nom d'une frustration aveugle et haineuse.

Sang menstruel.

Pas de bébé.

Elle n'est pas enceinte, *Elle*.

\*

Après plusieurs mois de tentatives infructueuses, Elle se surprend à penser, dans un vertigineux exercice de mise en

abyme, que c'est son penchant intellectuel qui constitue un frein à la conception.

Est-ce qu'Elle ne serait pas assez « corps » mais bien trop « esprit » ?

Un comble pour Elle qui sait la dangerosité induite par cette séparation théorique et combien le destin féminin est sans cesse ramené, sous tous les prétextes, et d'une façon le plus souvent dévaluée, au champ *biologique*.

Elle refuse d'opposer les deux mais sait la lutte quotidienne pour ne pas les renvoyer dos à dos dans un dualisme stérile.

Elle refuse d'être ramenée *uniquement* à sa dimension matricielle, tout en l'assumant.

Elle veut penser et jouir, être corps et âme, chair et intellect, utérus et psyché.

En un mot : polyphonique.

Vaste programme.

\*

C'est à *son corps défendant* qu'Elle en veut à son propre intellectualisme.

Jamais le sens de l'expression ne lui avait à ce point sauté au visage : c'est ce qu'Elle pense contre son gré, pour mieux *défendre son corps*, l'excuser, le dédouaner de son incompétence patente.

Elle doute d'Elle-même, s'en veut de laisser l'irrationnel faire effraction dans sa pensée, comme s'il existait une juste quotité d'intellectuel et de charnel, un déséquilibre possible de l'un au profit de l'autre.

Elle s'enjoint à Elle-même de laisser son corps vivre et lutte contre l'assaut *entêtant* de ce désir. Comment le faire taire, le tarir, même illusoirement ?

L'aporie de la démarche tient dans la formulation elle-même.

On ne décide pas de ne plus désirer.

Le désir est une eau vive qui s'échappe, dont on entend le grondement souterrain sourdre en soi, quoi qu'on fasse.

On peut essayer de lui faire barrage, d'en contrôler l'intensité, le flux, mais on n'en bouche jamais la source.

Encore un mois qui passe.

Cycle de l'espoir, de l'attente, du désespoir.

\*

Ahurie par sa propre obsession, Elle s'observe scruter l'abîme de sa culotte.

Traquer la trace triviale.

Se gonfler d'espoir.

À nouveau.

Minute après minute.

Épier l'ennemi.

Alors que son petit cœur de soldat se laissait déjà aller à la joie imaginaire d'un test positif, visualisant nettement la scène, le trait violet, la joie qui inonde, explose, laisse retomber lentement des flammèches d'euphorie, c'est une trace rosée, *encore*, discrète mais cruelle, intraitable, qui la fixe avec arrogance sur le papier toilette.

Tout s'écroule.

\*

Son corps et Elle se regardent en chiens de faïence.

Qui va craquer le premier ?

Elle voit dans la rue des femmes apparemment harmonieuses, superbes, lumineuses, qui semblent faire corps avec le leur.

Eux deux se font des coups bas, des croche-pattes, de fausses joies et de vraies peines.

Elle est une walkyrie lancée à sa propre poursuite.

Elle suppose que ce conflit interne et silencieux a lieu chez bon nombre de femmes.

Elle voudrait leur parler, les entendre, qu'elles la rassurent, la prennent dans leurs bras, qu'elles lui disent que l'armistice est pour bientôt, que ça va aller, qu'Elle n'est pas seule avec cette obsession de son utérus vide et de ce cycle mensuel qui s'étire en siècles.

Mais c'est une lutte solitaire. Même si Lui est là. Ils en parlent, Il devine sa frustration, la sienne est réelle aussi, mais sa peine à Lui est diffuse, diluée dans la brume des jours et l'altérité de leurs corps, alors que toute son existence à Elle est soudain réduite à un seul aimant affolé par cette boussole dérégulée.

\*

Elle est embourbée dans un paradoxe.

Elle veut un enfant, mais ne pas être « réduite » à ça, continuer à être qui Elle est, à exister socialement, professionnellement, intellectuellement. Elle a une identité qui préexiste à l'enfant qu'Elle désire et qui ne sera pas tout. Lucide sur la place qu'un enfant peut avoir et prendre, Elle n'attend pas de la maternité qu'elle vienne la *combler* au sens existentiel. Il ne viendra pas apaiser ses nombreuses angoisses d'individu confronté à sa finitude, à l'insensé du monde et de l'existence. En revanche, il viendra prendre une part non négligeable de son temps et de son énergie, mais à Lui aussi.

Néanmoins, à partir du moment, du point de bascule, où Ils ont décidé *d'essayer*, son ventre était creux. En attente de quelque chose, de quelqu'un qui viendrait s'y loger.